

# Le déclenchement

LE FEUILLETON  
CLARO



COMME UNE LETTRE À LA POSTE: cette expression, si usitée soit-elle, est loin d'être de rigueur dès lors qu'il s'agit d'évoquer un accouchement,

et sans doute ne l'est-elle guère plus pour désigner tout ce qu'on aimerait dire à sa génitrice. Quelque chose, en effet, ne passe pas, ou plutôt à du mal à passer. C'est pourtant la vie, ici, qui est transmise, autorisant la vision pas si abstraite que ça d'une longue chaîne de femmes se perpétuant de génération en génération, comme à l'écart des hommes, entre fèces et urine, et merci saint Augustin! La vie, certes, mais pas que. Qui dit transmission dit également valeurs, peurs, interdits. Et si donner naissance, c'est reprendre le rôle de mère (le flambeau? se brûler à son tour?), c'est l'occasion parfois de régler ses comptes avec celle qui, Folcoche ou Médée, n'est pas pour rien dans votre présence au monde, à commencer par votre présence dans cette salle d'accouchement où vous vous dites enfin: «*Dans une mare de sang, de pisser et d'eau, je viens d'apprendre la vérité: je suis un animal.*» Dixit Maria Pourchet qui, avec *Toutes les femmes sauf une*, semble continuer le travail d'Annie Ernaux – on pense à *Une femme* ou à *La Honte* (Gallimard, 1988 et 1997) – mais par d'autres moyens, tout aussi incisifs, et ici le mot incisif peut, oui, blesser.

Est-ce une lettre à la mère? Peut-être. Mais, avant toutes choses, le livre se présente comme une lettre à la fille, Adèle, celle qui vient de naître. On est dans une maternité – mot qui, faut-il le rappeler, désigne à la fois une usine à gaz amniotique et un état brutal et nouveau. C'est un lieu de violence et d'apprentissage forcé – Julie Bonnie l'avait très bien cerné dans *Chambre 2* (Belfond, 2013) – où le temps se contracte en même temps que le col se dilate, comme si une double respiration, cosmique et contrariée, faisait s'adjoindre, au mitan d'une délivrance, la mère passée et l'enfant à venir. Pour l'auteure, c'est l'instant T du travail: celui de la parturiente comme celui de la mémoire. «*Je connais quelque chose comme la terreur d'un naufragé, et sa fatigue. (...) Juste avant, il y a ma mère. Et encore avant, sa mère, et la mère de sa mère, et toutes les filles avant elles. Les fortes, les pas faciles, les tordues, les mauvaises, les tordues, les saintes, les pendues au téléphone, les paysannes, les reines d'Angleterre, les presque belles, les trop, les Carmen, les battues, les conscientes, les increvables. Et le berceau qui n'a rien demandé. Ou peut-être que si. J'ignore*



ILLUSTRATION OLIVIER BALEZ, PHOTO JÉRÔME DAYRE

après tout ce qui gouverne la chute des âmes.»

La transmission: telle est la grande affaire de Maria Pourchet. Ou plutôt: en finir avec. En effet, plutôt que de s'attacher à la lâche lignée des hommes, c'est à celle des femmes, outils de la transmission, que s'en prend l'auteure. S'en prend, parce que désireuse de se débarrasser, de tout faire pour que sa fille, à son tour, n'en prenne pour son grade. Il faut dire que la mère de celle qui parle ici est une armée à elle toute seule, dispensant sans compter ordres et jugements: «*Regarde où tu mets les pieds. Ne réclame pas. Ne te fais pas remarquer. Tu la vois celle-là? Tu l'as pas volée! Ça t'apprendra.*»



SÉLECTIONNÉ  
POUR LE  
PRIX  
LITTÉRAIRE  
Le Monde

TOUTES LES FEMMES  
SAUF UNE,  
de Maria Pourchet,  
Pauvert, 138 p., 15 €  
(en librairie  
le 5 septembre).

Pour dire la violence de la mère, comme pour peindre celle de la maternité, Maria Pourchet forge une langue parfaitement rompue, qui progresse par à-coups, selon un rythme saccadé, des paquets de syllabes hachées et hachantes, comme en quête d'expulsion. «*Chez les animaux que nous sommes, fous du désir de parler, ça commence par la catastrophe de la langue.*» Et de faire défiler la litanie des désastres prononcés, toutes ces paroles assénées par la mère au fil des ans et des maturations pour brider/briser la fille. Chaîne ininterrompue de commandements, qui intime à la suivante de faire profil bas plutôt que de relever la tête. Maria Pourchet accuse, reproche, constate, juge? Surtout, elle montre les marques, laissées par les

Pour dire la violence de la mère, comme pour peindre celle de la maternité, Maria Pourchet forge une langue parfaitement rompue, qui progresse par à-coups, selon un rythme saccadé, des paquets de syllabes hachées et hachantes, comme en quête d'expulsion

mots, et dont elle refuse que l'empreinte passe à sa fille. Assez de cet apitoiement sur soi, de cette humilité refilee en dot à chaque génération. «*Les pauvres femmes sont penchées sur les éviers, la terre, les bites, les bassines, les mômes, les poules. Une femme penchée sur un cahier, c'est un homme. C'est un homme et personne ne l'emmerde.*» On devine que ce cahier, il a fallu s'en saisir à mains nues et rageuses.

Toutes les femmes sauf une: par ce titre, par cette promesse aussi, Maria Pourchet ne cherche pas seulement à enrayer la machinerie de la soumission et tuer la mère. Parce que la frontière entre victimes et complices, opprimées et passeuses d'oppression, demeure inévitablement floue, l'auteure paie également ses dettes: «*Je dois ma liberté à la sauvagerie, au souvenir des forêts. A la révolte inutile qui couvait en ma mère mais qui, chez moi, monte, éclate et se tait.*» C'est donc un livre sauvage, au tempo tenace, bien décidé, et ce littéralement, à en découder. A rompre un fil dont il restitue, implacablement mais sans aigreur, toute la tension, porté par une écriture elle-même en tension, à la fois blessée et coriace, crue et sagace, qui laisse béer les plaies pour que brille, enfin affranchi, un sang nouveau. ■

À L'OREILLE  
ALEXANDRE JOLLIEN  
philosophe

## Nietzsche et l'assentiment



A PEINE DÉBARQUÉS À VENISE, nous fonçons, tourmentés par un fol espoir: apercevoir de près ou de loin l'appartement où Friedrich

Nietzsche (1844-1900) a résidé dans les années 1880. Bredouille, mon fils expédie un selfie devant la première façade que nous rencontrons, histoire d'attester de notre présence en ces lieux magiques. Inlassablement, nous traquons la moindre trace du voyageur et son ombre, sans succès. Il semble qu'aucun Vénitien n'ait jamais entendu parler du prophète de l'éternel retour du même. A deux doigts de déclarer forfait, on avise un spécialiste sur le Net, on déniche vite fait la demeure. A toute hâte, on y court, prêts à nous écrier: «*Ecce Federici Nietzsche domus*»... Surprise, c'est exactement la maison devant laquelle nous avions pris la pose à notre arrivée. En irait-il ainsi du bonheur, de la quête de soi, du dire oui? Moins on cherche, plus on se laisse trouver...

Devenir soi-même, quitter la dictature du «on» sans s'étourdir dans le «moi je», exige un redoutable exercice d'équilibriste. Sur ce chemin, il est assurément des guides qui nous empêchent d'avoir «le cul de plomb», l'expression est de Nietzsche. Surtout, ne nous attardons pas en route, dans le mensonge, l'épuisante comédie sociale, dans une parodie de soi.

### Hygiène du quotidien

Dans *Ecce homo*, qu'on écouterait avec joie dans sa version audio que publient les éditions Thélème, le philosophe aux épaisses moustaches donne à entendre, lu par le comédien Dag Jeanneret, une voix qui décape, des paroles incandescentes qui convient à l'acquiescement, à l'amor fati. «*Livre-médicament*», vigoureux vaccin contre la peur de vivre, la honte du corps, cette ode à la grande santé revigore. Nous conduirait-il à revisiter ce que nous considérons comme de stériles et atroces épreuves, des calamités: «*La maladie me dégaugea lentement de mon milieu, elle m'épargna toute rupture, toute démarche violente et scabreuse. A ce moment je n'ai perdu aucun des témoignages de bienveillance dont on m'entourait, j'en ai même gagné de nouveaux. La maladie me conféra en outre le droit de changer complètement toutes mes habitudes; elle me permit, elle m'ordonna de me livrer à l'oubli; elle me fit hommage de l'obligation de demeurer couché, de rester oisif, d'attendre, de prendre patience... Mais c'est là précisément ce qui s'appelle penser!*»

Ce grand pacificateur nous réconcilie avec la vie, toute la vie, les hauts, les bas, les tiraillements, les tuiles... Il ferraille contre le ressentiment, contre ce qui rabougrit, rend amer. Et Nietzsche de délivrer son ordonnance, véritable «*caustique de l'égoïsme*» ou, pour le dire dans des mots moins provocateurs, tonique hygiène du quotidien: choisir sa nourriture, le lieu où l'on habite, le climat qui nous accueille, les divertissements qui nous recréent, voilà des gestes éminemment philosophiques. Il faut un certain cran, une habileté pour dessiner un art de vivre sans oublier que nous sommes corps. Ici, la négligence comme le mépris de soi sont fatals. Nietzsche usera donc de puissants expédients: «*Pour m'exprimer en images, je jette un pot de confitures pour me débarrasser de l'aigreur.*»

*Ecce homo*, déroutant manuel, porte remède à l'écrasante lassitude de l'exil intérieur. Il nous ramène sur terre, à la maison, au dire oui. ■

ECCE HOMO,  
de Friedrich Nietzsche,  
traducteur de l'allemand non précisé,  
lu par Dag Jeanneret,  
Thélème, 1 CD, 21 €.

Barbara Cassin, Alexandre Jollien, Catherine Malabou et Franck Thilliez tiennent ici à tour de rôle une chronique. PHOTO: FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

# Vive le développement impersonnel!

FIGURES LIBRES  
ROGER-POL DROIT



ÊTRE ADMIS à 14 ans à l'université Harvard n'est pas courant, surtout en 1817. Et ce n'est qu'un début,

dans la vie de Ralph Waldo Emerson (1803-1882), qui s'applique à ne rien faire comme tout le monde. Devenu pasteur unitarien, il démissionne avec fracas. Citadin, il s'installe à la campagne. D'une famille riche, il aide Henry David Thoreau à vivre dans les bois. Formé en Europe à la littérature et à la philosophie, il proclame l'indépendance intellectuelle et spirituelle des Américains... Ce n'est pas par hasard qu'il admire l'indépendance de Montaigne, rêve d'écrire comme lui et rédige finalement, au fil de nombreux essais, une des œuvres les plus originales des

temps modernes. Le philosophe Stanley Cavell – professeur à Harvard, disparu en juin 2018 à 92 ans – fut le premier à mettre en lumière la profondeur, les singularités et les perspectives d'avenir de la pensée d'Emerson.

Agis toujours par toi-même, non par les autres, telle semble bien être sa maxime centrale. Refuser les conformismes, bannir les idées toutes faites, se défier des règles établies – voilà les conséquences immédiates de cette règle. Pour vivre en humain digne de ce nom, il convient donc de n'écouter que soi, son intuition, sa nature profonde. Toujours et partout: en

religion, en morale, en amour comme en philosophie. Et à l'instant, sans souci de se contredire, sans obligation d'être uniforme et constant. Ce principe crucial, Emerson le formule avec la plus grande netteté dans un court essai de 1841, intitulé en anglais *Self-Reliance*, dont une nouvelle traduction française vient de paraître sous le titre *Compter sur soi*.

En lisant ce texte, la première chose qui saute aux yeux, c'est l'étendue des contresens qu'il peut susciter. Ils risquent même de se multiplier, si l'on s'en tient à l'idée qu'il faut aller de l'avant et faire preuve d'audace. «*Aie confiance en toi*» («*Trust thyself*») ressemble à s'y méprendre à la bouillie du développement personnel, aux discours du genre «*Vas-y, crois en tes talents, ça te donnera la force de réussir*»... De fait, bien des formules d'Emerson ont l'air de mettre exclusivement en avant la personnalité de chacun, le caractère unique des individus, l'exception constituée par leur subjectivité.

### Trompeur premier abord

Ce n'est malgré tout qu'une première face de sa pensée. Ne voir que celle-ci est trompeur, et ce que dit l'ensemble est autrement complexe, et plus intéressant. Le paradoxe est que l'individu

– croyant agir librement, selon son intuition la plus singulière, la plus spontanée, presque son caprice – se réglerait en réalité sur un ordre cosmique, une lumière naturelle et divine qui se révèle tout à fait impersonnelle. Emerson le dit clairement: «*Nous reposons au sein d'une intelligence immense, qui fait de nous les récepteurs de sa vérité et les organes de son activité. Quand on perçoit la justice, quand on perçoit la vérité, on ne fait rien par soi-même, on laisse passer ses rayons.*»

Mine de rien, pour en arriver là, il faut pas mal de chambardelements. Sont bouleversées par Emerson la conception classique du sujet cartésien et sa clôture sur soi, la représentation usuelle des relations de l'individu à sa volonté et à la vérité. Ce philosophe héritier du scepticisme avait lu, dès sa parution en 1844, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, d'Eugène Burnouf. Il s'intéressait de près à l'hindouisme comme à Confucius. Il faudrait s'en souvenir. ■

COMPTER SUR SOI  
(Self-Reliance),  
de Ralph Waldo Emerson,  
traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Stéphane Thomas,  
Allia, 80 p., 7 €.